

XYZ. La revue de la nouvelle

L'incidence des reflets

André Jacques



Number 98, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2765ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacques, A. (2009). L'incidence des reflets. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 44–51.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'incidence des reflets

André Jacques

J'AIME le café Ronzoni, ses tables alignées près du mur, son long bar où les habitués boivent ou mangent, solitaires, en feuilletant les journaux et en observant dans les nombreuses glaces l'image des arrivants.

Il existe un point précis de l'espace, au comptoir, près de la caisse, où l'image, la vôtre, celle de cette jeune femme qui entre, celle du serveur qui passe avec son plateau, où l'image donc, multipliée par les miroirs, se répercute à l'infini, où l'univers s'emboîte dans le jeu des reflets. C'est là que je m'assois quand je viens dans ce café. Je prends le journal et j'observe les gens autour, prisonniers dans leur cage de verre, enfermés entre les parois d'un aquarium.

Et là, calmement, je lis. J'apprécie surtout les faits divers.



Tout aurait pu déraiper à cause du portrait-robot. D'habitude, c'est l'inverse : le portrait nous permet d'avancer, il ouvre une piste, il offre un indice qui mène parfois à la conclusion de l'enquête, qui nous guide vers la sortie du labyrinthe. Mais cette fois-ci, le portrait-robot ne mène nulle part. Mais il me fascine et parfois m'inquiète.

Des mois pourtant qu'on tourne en rond dans cette curieuse enquête sur une série de meurtres. On traque le Plombier. Sans succès. On le suit à la trace, comme dans un jeu de pistes, mais toujours avec une case de retard. Chaque fois, la scène du crime se présente nue, aseptisée. Travail professionnel. Pas d'empreintes, pas de témoins. Scènes muettes, vides. Les victimes, avec leur troisième œil au milieu du front, ne diront rien non plus.

Il y a d'abord eu ces deux motards bien connus de mes collègues de l'escouade contre le crime organisé. Pas les grands caïds, presque tous en cavale ou en prison, mais de bons lieutenants qui faisaient tourner la baraque. Le premier, repêché au fond d'une rue sans

issue, recroquevillé dans la fosse à vidange d'huile d'un garage miteux de Rosemont. Le deuxième, à l'Île-des-Sœurs, au petit matin, allongé dans la plate-bande de son condo. Étalé dans les roses. Tous deux, les yeux écarquillés devant l'ultime surprise et avec, au milieu du front, ce petit cercle bien rond, presque propre, de neuf millimètres, comme une marque hindoue ou le tatouage d'une secte.

Puis ce restaurateur italien qui semblait faire transiter sur ses comptes bancaires des sommes peu compatibles avec les modestes états financiers de sa trattoria. On l'avait trouvé dans la ruelle derrière l'établissement à côté d'une rutilante Porsche noire appartenant bien sûr à son épouse. Le corps dans une position bizarre, affalé comme une marionnette disloquée, avec simplement ce petit trou sombre entre les sourcils. Un client s'est souvenu de la camionnette d'un plombier stationnée plus loin. Mais le témoin n'avait vu personne, ni dans le véhicule ni autour. La camionnette a été retrouvée le soir même dans un terrain vague, près des raffineries. Calcinée. Sans empreintes évidemment. Depuis ce jour, faute de mieux, on surnomme notre homme : le Plombier.

Et la liste s'allonge. En juin, vint le tour d'une jeune avocate ambitieuse aux allures de top model. Une « battante » qui, pour graver plus vite les échelons de la réussite, se lançait avec furie et sans scrupule dans la défense des causes les plus louches. Elle fut retrouvée, la jupe relevée et les collants baissés, tordue sur un siège des toilettes du Palais de justice. Même impact mortel au front. Aucune trace d'agression sexuelle. Pas le genre du Plombier ! La dame avait été « interrompue », c'est tout ! Envolée dans un bruit de chasse d'eau.

En août, un ancien ministre à la réputation douteuse, qui devait comparaître la semaine suivante devant une commission d'enquête, fut découvert baignant dans l'eau rougeâtre de son jacuzzi. Deux verres de champagne à portée de main et un petit cercle écarlate au milieu du front. La jeune escorte à peine pubère qu'il attendait avait trouvé la porte entrouverte en arrivant. Elle se remettait lentement du choc et, évidemment, n'avait rien vu.

Donc, les semaines, les mois passent et la liste s'allonge. Les ténors du journalisme jaune aboient. Surtout les télévangélistes de

l'information de 17 heures, ces gourous aux opinions tranchées et simplistes : « Me semble que la police pourrait... » Bien sûr ! Me semble...

Évidemment, la police piétine. Les pontes des étages supérieurs nous le ressassent à chaque réunion. Un seul témoin en cinq mois : une vieille dame presque aveugle qui habite une rue calme d'Outremont, en face de chez l'ancien ministre. Elle a vu quelqu'un. Compte tenu de son âge, un artiste du SPVM s'est rendu chez elle et a passé trois heures à fignoler, au moyen d'un logiciel sophistiqué et des souvenirs vaporeux de la dame, un vague et fluctuant portrait-robot. L'embêtant, c'est que le lendemain, quand l'artiste est retourné pour les dernières retouches, la dame avait tellement modifié le portrait qu'il ressemble maintenant en tous points à mon collègue Dufresne qui l'avait interrogée la veille. Donc : rien ! La mélasse. Ou presque. Jusqu'à la semaine dernière.

Un gros entrepreneur, impliqué dans de juteux et plutôt louches contrats liés à la réfection de certains viaducs, a été liquidé dans le stationnement arrière d'un bureau d'architectes à Montréal-Nord. La même technique, la même précision. L'entrepreneur passait régulièrement vers sept heures le matin pour discuter de certains détails techniques avec l'un des architectes. Mais ce matin-là, l'architecte n'a rien vu. Ses bureaux donnent sur l'avant de l'immeuble.

La chance, enfin disons la brèche, ce fut cette jeune stagiaire en design. Elle avait couché chez un ami qui habitait tout près et, ce matin-là, elle attendait, en somnolant dans sa voiture, l'heure d'ouverture des portes du bureau. Elle avait abaissé le dossier de son siège et dormi quelques minutes. Puis elle a entendu des voix, ou peut-être une seule voix, et elle a regardé. Un très bref coup d'œil car, en voyant l'arme, elle a replongé illico au fond de sa bagnole. Le coup de pot, c'est qu'elle se dit physionomiste, la petite ! Deux ans aux Beaux-Arts avant de réorienter sa carrière vers le design.

Donc, depuis deux jours, l'escouade possède un nouveau portrait-robot. Un vrai. Plus précis que celui de la vieille dame en tout cas. Demain, nous le diffuserons dans les médias. Quelqu'un reconnaîtra peut-être le Plombier. On verra. Mais au fond, j'en doute. J'ignore pourquoi, mais j'en doute.

Malgré tout, ce portrait me fascine. La fille et le technicien ont accompli du joli travail : un homme encore jeune, fin de la trentaine ou début de la quarantaine, grand, mince, bien mis, blouson foncé de bonne coupe ouvert sur un chandail à col roulé bordeaux, bonnet de laine noir, cheveux courts apparemment, ni barbe ni moustache, des traits fins et un air intelligent, « distingué » selon la stagiaire. Un petit sourire en coin et des yeux très pâles. Voilà ! Pour quelqu'un qui n'a regardé qu'une seconde avant de plonger, elle a quand même remarqué plusieurs détails, la jeune dame !

Les yeux surtout attirent. Des yeux froids, a-t-elle dit au portraitiste. J'ai souri et j'ai épinglé ce visage sur mon babillard. Parfois, je l'observe pendant de longues minutes et il s'établit entre nous comme une connivence. Un jour, je t'aurai, tu le sais.



La nuit dernière, j'ai encore rêvé de lui. Je vois l'homme. Il marche dans une rue achalandée. Quelque part sur le Plateau. De temps en temps, il s'arrête devant une boutique. Là, une librairie. Il semble examiner les livres, mais je sais, moi, qu'il observe aussi la rue derrière lui, qu'il scrute chaque mouvement, chaque passant, dans le reflet de la vitrine. Un prédateur aux aguets.



Je l'ai revu cette nuit. Il marche encore dans une rue, peut-être la même. Il entre dans un bar ou un restaurant. Au début, le décor est un peu flou, comme nimbé. Une longue salle en enfilade agrandie à l'infini par le jeu des miroirs. Je distingue toujours mal son visage. Seulement une amorce de profil et parfois, pendant une seconde, l'éclair des yeux pâles quand il tourne légèrement la tête.

Certains habitués semblent le connaître. Un serveur le salue et lui dit quelques mots. Je ne vois pas ses réactions. Je n'entends pas sa voix. Seulement les bruits de fond : le choc des assiettes, le tintement des verres, le brouhaha de la salle qui couvre presque les notes d'un jazz léger, et parfois, cristallin, l'écho d'un rire de femme.

Je sais que c'est le Plombier, l'homme du portrait-robot, que je vois ainsi dans mes rêves. J'en suis sûr. Il marche dans mes nuits. Il me hante.



Ce matin, les journaux ont publié le portrait-robot. Bien en vue, à la une. Avec, en pages 2 et 3, un long article bourré de clichés sur le « tueur mystérieux », le « justicier invisible ». À les lire, on se croirait face à une réincarnation d'Arsène Lupin, le justicier sans visage. Les journalistes ont même découvert son surnom : le Plombier. Dans l'un des articles, ils ont aussi publié ma photo : « Sergent A. Julien du SPVM ». Une photo prise il y a quelques mois au sortir d'un procès où j'avais témoigné. Je deviens ainsi le Policier, l'Adversaire.

J'observe, je scrute le portrait du Plombier et, une fois encore, je doute de sa ressemblance avec l'homme croisé dans mes rêves. Mais la nuit, je ne distingue jamais parfaitement son visage.

La journée s'achève et je dois encore revoir un dernier rapport. Fouiller, comparer, chercher de nouveaux indices, des liens, un détail, trier la poussière des signes. Mais je pressens que bientôt je le cernerai. Que c'est par la voie du rêve que nos chemins se croiseront.



D'ici, de cet endroit précis, les miroirs me permettent d'observer toute la salle. Je vois qui entre, qui sort. J'épie les clients. Comme cette jeune femme à la jupe très courte qui discute avec une amie à la table derrière moi, le long du mur. Avec le jeu des reflets dans les glaces, je devine même la naissance d'un sein dans l'échancrure de son décolleté quand elle se penche ou bouge le bras.

Sans que je n'aie rien commandé, Raphaël m'apporte un Lagavulin et le journal. Le portrait-robot est là en première page. Flatteur mais pas très ressemblant. Les yeux peut-être. Mais le reste... Le journaliste a beau affirmer qu'il a été tracé par une

ancienne élève des Beaux-Arts... Pas da Vinci, en tout cas ! Bien fait de réorienter sa carrière. C'est fou comme la peur peut déformer les perceptions.

Mais il faudra dorénavant que je sois plus prudent. Porter des verres fumés, repérer les lieux méthodiquement avant d'agir, varier mes habitudes de traque et mon *modus operandi*. Peut-être me laisser pousser une moustache. Non ! Ces temps-ci, on se méfie trop des types à moustache ou à barbe. On les remarque.

En page 3, au bas de l'article, il y a aussi une photo du Policier, de celui qui est chargé de l'enquête. Une photo prise dans un escalier du Palais de justice. Le photographe placé plus bas, en contre-plongée. Ça avantage le sujet : plus grand que lorsque je le croise dans mes rêves. Cet homme me fascine comme un joueur d'échecs que j'affronterais sans fin.

Dans le jeu des glaces, j'aperçois la jeune femme derrière moi : elle s'est appuyée au mur et croise les jambes. La jupe remonte un peu plus haut, dévoilant la chair claire de la cuisse et mettant en évidence les longues bottes de cuir brunes et luisantes. Elle rit. Charmante.

Maintenant, je dois rassembler toute l'information sur le prochain cas : ce jeune prodige des fonds de placement qui a ruiné des milliers d'investisseurs naïfs en transférant leurs économies dans des banques étrangères. Lui aussi a droit à sa photo dans le journal. En page 8 : un sourire si franc, le visage poupin de l'innocence. À peine une petite ride, déjà bien marquée, là, entre ses deux sourcils épais. Un petit point sombre au milieu du front. Comme un appel. Une photo aussi de sa luxueuse résidence de Chomedey avec, évidemment, une BMW stationnée devant la porte. Je dois me renseigner sur ses habitudes et ses horaires, cerner le moment et le lieu où la nuée des journalistes qui le traquent retourne à la ruche. Il faut trouver la faille, l'instant propice. Si la Justice faisait convenablement son travail, je n'aurais pas à entreprendre toutes ces démarches. Mais la Justice est si lente, si... inefficace.

La jeune femme a deviné que je l'observais. Elle décroise les jambes, rabat lentement sa jupe et sourit.



Selon mes collègues, la publication du portrait-robot ne donne pas les résultats escomptés. Je m'y attendais. Jusqu'ici, une trentaine d'appels, mais rien de consistant : les habitués piliers de taverne, une épouse jalouse qui identifie très bien son mari, un homme âgé passant ses journées à scruter la rue et tout à fait sûr de reconnaître le livreur vietnamien du dépanneur, un chauffeur de taxi myope... La jeune stagiaire a beau avoir étudié aux Beaux-Arts, plus je contemple le portrait, plus il me rappelle ces héros alignés sur les jaquettes glacées des présentoirs de clubs vidéo. Trop belle gueule pour un salaud !

Je sors mon carnet noir et le feuillette un instant.



Vingt et une heures. Bruine froide. Je marche dans la rue avec parfois cette impression fugace que quelqu'un m'observe et me suit. Je m'arrête devant la librairie. En vitrine, des polars, des livres de cuisine, d'autres sur les vins. De beaux livres aux couvertures invitantes comme ce jardin de Toscane en forme de labyrinthe végétal. Mais plus que les livres, j'observe le reflet des passants derrière moi : ces gens pressés se hâtant vers nulle part.

Puis j'entre dans ce bistrot où j'ai mes habitudes. Ma place est libre au bout du comptoir. J'essuie mes verres fumés, embués par la chaleur soudaine, et les dépose sur le zinc. Quelques instants plus tard, Raphaël me salue et pose devant moi un verre : un Lagavulin. Pas de journal. D'un bref signe de tête, il me désigne quelqu'un dans la salle.

Seule à sa table, la jeune femme entrevue hier feuillette le journal. Pas de jupe courte ce soir. Un jean griffé et brodé sur la cuisse gauche d'un motif coloré, comme une fleur ou un dragon. Elle porte aussi un chemisier chatoyant de soie gris perle. Pas de bijoux sauf une montre au large bracelet métallique. Le chic décontracté. Je la vois dans la glace. Elle ignore que je l'observe. Quand elle relève la tête, je me fige dans la contemplation des lueurs ambrées

de mon verre. Puis je sors de ma poche le carnet noir à bande élastique. Au bas de la liste, je raye d'un trait rouge le dernier nom, celui du financier des fonds de placement, le chevalier des paradis fiscaux. Exit ! Je remets le carnet dans ma poche juste au moment où la jeune femme se hisse sur le tabouret voisin. Elle sourit et, d'une voix sourde, me demande :

— Vous permettez ? Raphaël m'a dit que vous êtes le sergent Julien chargé de l'enquête sur ce tueur qu'on surnomme le Plombier...

Et comme ça, sans y prendre garde, Alice franchit le miroir.